

DU TEMPS QUE C'ÉTAIT HIER ...

*La diane chantait dans les cours des casernes, □
Et l'adjudant Pirat, notre vieille baderne,
Commençait la tournée des caserts sommeillants
Et d'un vibrant "Appel!", réveillait les feignants.*

Je n'ai jamais oublié Pirat. C'était je crois un brave type. Il avait fait sauf erreur l'Indochine, un morceau d'Algérie aussi, sans doute, et devait copieusement s'emmerder, là, à venir nous gueuler dans les oreilles son "Appel" - qu'il prononçait d'ailleurs plutôt "Appééél" - à sept heures et quart du matin, ou sept heures et demie, peut-être.

Sur la photographie du groupe des sous-officiers, dans l'album de promo "*réalisé pour les élèves de l'Ecole Polytechnique par les éditions du Studio Vallois*", il est modestement au dernier rang, avec son air un peu moqueur, le képi de travers, pas bien certain d'être à sa place, vaguement caché.

Il m'avait fait passer l'épreuve pratique du permis de conduire militaire. Je nous revois dans la jeep découverte, au feu rouge, croisement de la rue du Cardinal Lemoine, qu'on remontait, et de la rue Monge. Passage au vert, démarrage en côte réussi, sans mérite, j'avais déjà le permis civil et pas mal de kilomètres au volant de la dauphine familiale. Il était de bonne humeur et trouvait que je conduisais trop vite, m'assurant que ces machins-là (la jeep), ça versait facilement. On s'était contentés d'une petite balade parisienne, de la Montagne Sainte-Geneviève à l'Assemblée nationale et retour par la rive droite. Il faisait beau.

Sur la photographie du groupe des officiers, le capitaine Oulié fait, à son habitude, le malin, la tête un peu levée, les yeux au ciel, l'air de s'en foutre. C'était notre capitaine de Compagnie. Drôle de type. Je crois qu'il se rêvait en glandeur héroïque. Au camp des Garrigues, à Nîmes, en septembre 1963, il avait fait le mariolle devant la Compagnie, juché au sommet d'un monticule censé nous abriter, à dégoupiller une grenade défensive et à compter ostensiblement jusqu'à cinq avant de la lancer.

Un samedi soir qu'il traînait dans les couloirs, sur la Montagne, visiblement imbibé, il m'avait accroché pour me tenir des propos fumeux sur la vie et, décidé par son haleine sans ambiguïté, je l'avais planté là.

Je lui dois quand même une sueur froide.

Notre casert était le 605, avant d'être, l'année suivante, le 431. Mon bureau était contre le mur et je tournais le dos à la porte. Février 1964. Les examens généraux en perspective, nous étions tous à travailler, atmosphère studieuse. Et, puis dans le couloir, on entend la voix d'Oulié et des claquements de porte. Il s'offrait une petite tournée d'inspection. J'émerge des brumes du polycopié de Laurent Schwartz pour lâcher, agacé, le nez sur la page: "*J'espère qu'il va pas venir encore nous faire chier, ce con-là!*".

Silence de mort.

Je me retourne.

Oulié était entré et il se tenait là, son éternel sourire aux lèvres, aussi silencieux que nous, dans l'incertitude générale, lui, nous, de l'attitude à adopter. Personne n'a gueulé l'indispensable "*Fixe!*" dû aux officiers. Un ange est passé. Le pitaine a fait demi-tour et puis, en refermant la porte, il a marmonné "*Bon travail*". Tout était anormal.

Nous nous sommes, pendant un quart d'heure, perdus en réflexions sur la possibilité qu'il n'ait rien entendu, qu'il n'ait ouvert la porte qu'après ma remarque, ou alors que la chose lui ait semblé si énorme qu'il ne se soit pas vu assumer la gravité de l'insulte, car l'orgueilleux qu'il était refusait probablement d'imaginer ne pas être l'idole de ses hommes, etc.

Il n'y avait eu aucune suite.

Les jours passaient ainsi, tous semblables et tous différents. L'appel de l'adjudant Pirat, l'ami Fousson, qui n'avait pas eu le temps d'enfiler son pantalon, au garde-à-vous derrière son bureau, le buste convenablement cravaté, espérant qu'il ne lui serait pas demandé de se décaler d'un mètre, ce qui ne manquait pas; la tenue de sport, adoptée parce qu'elle permettait d'échapper à l'habit militaire au prétexte qu'on se rendait au gymnase, ce qui n'a marché qu'un temps; la documentaliste, un peu courtisée; Leprince-Ringuet qui racontait ses gueuletons avec Fermi au lieu de faire cours et laissait à ses collaborateurs le soin de nous parler de physique nucléaire; Julia, intimidé par la fille d'Hadamard à qui il était venu soumettre un projet de thèse et qui s'était vu répondre par le maître à qui il avait transmis quelques feuillets de premier jet : "Mais elle est là, votre thèse, elle est là!", et qui le racontait à chaque promotion; et Laurent Schwartz, exceptionnel.

Je n'ai jamais rencontré personne qui eût autant l'air de s'emmerder que le général Bernard Cazelles. La moue méprisante qu'il affichait en permanence semblait, au-delà de l'interlocuteur, s'adresser à l'existence tout entière. Il a, dans ses mémoires, narré la période (1962-1965) où il commandait l'X en des termes qui ne manquent pas de saveur, et il y reconnaît qu'au moins pour ce qui concernait les conférences de Culture générale auxquelles il s'imposait d'assister, l'ennui était réel. Sa lippe dégoûtée rendait son abord assez déplaisant et je ne m'y suis jamais habitué.

Mais au fond, rien vraiment ne marquait. On s'ennuyait un peu, le dimanche, et j'ai lu tout Zola en amphi. Dumontier, d'ailleurs - il nous enseignait les Sciences Economiques - n'était pas dupe qui, lorsqu'il estimait aborder un point essentiel, prévenait: "Messieurs, s'il vous plaît, arrêtez quelques instants de lire, j'ai besoin de votre attention." J'ai peu retenu de lui, sinon la fameuse expérience de la motte de beurre coupée en deux, les deux moitiés mises en vente à des prix différents, et la plus chère partant bien plus vite que l'autre, tant l'acheteur ne conçoit pas qu'un prix plus élevé ne correspondît pas à une qualité meilleure.

La bouffe n'était pas bonne. Il y avait à la cantine, sur les tables, outre l'eau, un broc de vin et un broc de lait, et il m'arrivait de prendre le broc de lait et de remonter le boire dans le casert, délaissant des plats à la saveur par trop incertaine.

Je m'y revois pourtant, en Octobre 1964, l'oreille collée au transistor que j'avais emporté, afin d'écouter en direct, plus passionnant que la tambouille, la finale du 100 mètres nage libre des Jeux Olympiques de Tokyo. Alain Gottvallès était finaliste et récent recordman du monde de la distance en 52 sec 9. C'était aussi un copain de mon futur beau-frère, tous deux nageurs du Cercle des nageurs d'Oran, fraîchement rapatriés d'Algérie. Son record du monde, il l'avait établi quelques semaines avant, lors d'une rencontre France-Hongrie, à Budapest, en dominant avec une telle facilité ses adversaires qu'il me paraissait exclu qu'il échoue. Il n'a jamais été dans la course. L'américain Don Schollander a remporté l'or en 53 sec 4. Gottvallès a fait cinquième en un peu plus de 54 sec, ce qui était au fond sa vraie valeur. Il n'avait connu en Hongrie qu'un moment de grâce.

Et si une journée m'a particulièrement marqué à l'X, ce fut peut-être celle-là. Le jour de l'échec d'Alain Gottvallès au 100 mètres nage libre des J.O. de Tokyo.